

RIEF**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

8 | 2018**L'Écrivain critique de lui-même**

Lettres de Champfleury à Auguste Poulet-Malassis, à Madame Poulet-Malassis et à Eugène de Broise (Première partie)

Andrea Schellino

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/2487>

DOI : 10.4000/rief.2487

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Andrea Schellino, « Lettres de Champfleury à Auguste Poulet-Malassis, à Madame Poulet-Malassis et à Eugène de Broise (Première partie) », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2487> ; DOI : 10.4000/rief.2487

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Lettres de Champfleury à Auguste Poulet-Malassis, à Madame Poulet-Malassis et à Eugène de Broise (Première partie)

Andrea Schellino

- 1 Cette édition présente le texte de trente lettres inédites de Champfleury à Auguste Poulet-Malassis, à sa mère M^{me} Poulet-Malassis, née Adeline-Augustine Rouillon, et à Eugène de Broise, envoyées entre novembre 1858 et septembre 1863. Dans le numéro 9 de la *Revue italienne d'études françaises*, nous donnerons le texte de vingt-neuf autres lettres de Champfleury aux mêmes destinataires (octobre 1863-juin 1872).
- 2 D'après le catalogue de la bibliothèque de Poulet-Malassis établi lors de sa dispersion en juillet 1878, l'éditeur conservait dans ses archives cent sept lettres de Champfleury¹. Or cinquante lettres parmi celles-ci sont passées en vente le 9 novembre 1998 à Paris². Ces quelques extraits concernant Baudelaire se trouvent dans le catalogue : « Baudelaire est toujours sur le Poe ; il ne m'a pas pardonné cet affreux jeu de mots ; notre malheureux ami est tout à fait tombé dans le cristal. Il ne fait rien et rien » (non daté). Champfleury, au début de 1859, se fait aussi l'intermédiaire entre Courbet et Poulet-Malassis, qui souhaitait acheter le portrait de Baudelaire aujourd'hui exposé au Musée Fabre de Montpellier : « J'ai poussé Courbet qui à toutes les qualités joint le défaut d'être lampion. Le portrait est fini et très bien ; Baudelaire lit un de ces vieux volumes qu'il avait jadis la manie de traîner sous son bras. Il a été même encadré ; mais ce cadre éblouissant de 40 f. tuait la peinture et le renfermé du sujet. Courbet gardera le cadre et en a commandé un plus harmonieux. »
- 3 Alors que la localisation de ces lettres est aujourd'hui inconnue, les restantes que nous publions ici, sont conservées à la Harvard College Library (MS Fr 240). Un fac-similé de ces cinquante-neuf lettres se trouve au Bandy Center de Nashville.

ANNEXES

1. À Auguste Poulet-Malassis

Paris, le 8 novembre 1858.

Mon cher M. Malassis,

J'ai été très fâché de ne pas vous avoir vu lors de votre séjour à Paris, mais on m'a dit que vous étiez parti très vite et je ne sais même si cette lettre vous rencontrera.

Entre autres choses j'avais à vous parler de chansons populaires, car enfin ma grande publication à ce sujet est en train de s'imprimer avec de belles illustrations³, de la musique, etc.

J'aurais voulu mettre votre nom dans une notice mais il en est encore temps si vous pouviez m'envoyer quelques chansons de votre province ou de provinces voisines – patois – traduction et mélodie notée.

Vous savez que j'ai rencontré des chansons très caractéristiques pour chaque province ; vous-même vous aviez très bien saisi le côté intéressant de la recherche. Vous vous rappelez l'étude de Ch. de Beaurepaire sur la poésie populaire de Normandie⁴, c'est à-peu-près là le type de mes notices, quoi qu'elles soient beaucoup moins étendues. J'ai besoin de notes sur les coutumes des provinces, aux solennités où on chante, sur les poètes, les chanteurs, etc.

Vous me comprendrez mieux qu'un autre et je compte sur votre bienveillance. Je me rappelle que vous en chantiez deux ou trois à refrains comiques : celles-là je vous prie de me les envoyer, mais avec la musique⁵. Vous trouverez bien dans votre ville quelqu'un qui vous les note.

On m'a dit que vous voyagiez, que vous étiez assez content de votre position ; j'en suis heureux pour vous, vous savez ce que je vous ai toujours dit de la littérature de même avec beaucoup d'intelligence, il est si difficile de se faire une théorie. Vous aviez assez entendu à Paris pour en rapporter en province le goût des lettres ou des arts et c'est beaucoup.

Adieu donc, répondez-moi quand vous pourrez et croyez-moi votre affectueux serviteur.

2. À Auguste Poulet-Malassis

Champfleury⁶

29, rue Neuve-Pigalle⁷

Montmartre.

18 novembre [18]62.

Mon cher Malassis,

Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire si M. Debroise⁸, à qui j'avais fait promettre de m'écrire où vous étiez, avait tenu sa parole. *Peut-on aller vous voir*⁹ ? Quelles démarches faut-il faire ? J'aurais voulu être un des premiers à vous témoigner l'amitié que je vous porte et vous voyez que ce n'est pas ma faute.

Il est bien entendu que je ne m'occuperai pas en ce moment de l'affaire Pagnerre¹⁰ ; c'est une affaire d'ailleurs sans importance.

À vous bien cordialement et si vous avez besoin de mon secours dehors, en attendant que je vous vois, adressez-moi un mot,

Champfleury

- Je ne sors que rarement
- Peut-on aller vous voir¹¹

3. À Auguste Poulet-Malassis

26 novembre [18]62.

Mon cher Malassis,

J'ai obtenu de M. Guerton¹², juge d'instruction, l'autorisation de venir lui demander une lettre d'introduction auprès de vous dans une huitaine de jours.

Tranquillisez-vous ; toutes les personnes qui ont eu affaire avec vous s'intéressent à votre affaire. Chennevières en a parlé dans un dîner à Sainte-Beuve qui a été péniblement surpris¹³. Et ce sera la première fois qu'on trouve des écrivains manifester leur sympathie réelle pour un éditeur.

Je ne vous écris qu'un mot, mon cher Malassis, espérant encore qu'une ordonnance de non-lieu me permette de vous serrer bientôt la main.

À vous cordialement

Champfleury

4. À Auguste Poulet-Malassis

28 novembre [18]62.

Mon cher ami,

Sainte-Beuve que j'ai vu hier, harassé de fatigue et de travail et n'ayant réellement pas une minute à lui écrira samedi à M. Guerton¹⁴. Il s'intéresse beaucoup à votre situation. Il m'a été impossible d'aller plus loin au Palais ; je n'avais rendez-vous qu'à 2 heures.

Mardi j'irai demander au parquet une lettre pour vous voir.

Merci de penser à moi.

Salammbô sera un des fours les plus considérables qu'on aura vus¹⁵. Ce roman est d'un ennui à avaler sa langue. Saint-Victor¹⁶, Baudelaire et les délicats et les précieux et les romantiques dans l'ornière et ceux qui ne savent ni émouvoir ni passionner soutiendront que ces descriptions à jet continu sont d'un intérêt immense¹⁷ ; mais tous ces gens-là qui ne communiquent pas avec le public, je voudrais les voir causer avec de véritables lecteurs de *Madame Bovary* et s'ils ne se rendraient pas devant les grimaces et l'ennui profond qu'inspire *Salammbô*, c'est qu'ils ne se doutent pas qu'il faut un pont entre le lecteur et l'auteur. Comme le pont leur a manqué, ils nient la passion.

J'irai lundi au parquet pour ma permission et je tâcherai d'obtenir de vous voir mardi.

Prenez courage et

À vous de tout cœur

Champfleury

5. À Auguste Poulet-Malassis

2 décembre [18]62.

Mon cher ami,

Je sors du cabinet du juge d'instruction ; il lui est impossible de me donner une lettre d'introduction avant huit jours encore.

On a beaucoup de peine à trouver quelques témoins et c'est là ce qui retarde votre affaire. Prenez courage et songez que vous avez beaucoup d'amis. Ne manquez pas de remercier Sainte-Beuve qui spontanément a écrit une longue lettre à M. Guerton¹⁸. Pensez-vous m'envoyer la situation du traité tel que vous l'entendez en y joignant la note que je vous avais donnée.

Rien de nouveau ; je n'ai vu aucun de vos amis.

À vous cordialement,

Champfleury

6. À Auguste Poulet-Malassis

3 décembre [18]62.

Mon cher Malassis,

Je vous renvoie le projet de traité que nous devions signer en novembre et que j'aurais désiré signer avec vous. Voulez-vous bien copier sur la feuille de timbre que je vous ai fait passer, afin que je l'envoie à M. Lacroix¹⁹, ou l'enverrez-vous vous-même. C'est un marché que vous cédez ou plutôt dont vous êtes l'intermédiaire ; mais je crois qu'il vaut mieux que j'en écrive à Lacroix en expliquant les motifs qui arrêtent vos affaires.

J'ai reçu une lettre de votre beau-frère qui m'envoyait une lettre de M. Hortensius Saint-Albin qui s'occupe de vous²⁰. J'écirai à votre beau-frère pour le remercier ainsi que votre mère.

Prenez courage ; hier dans Paris on disait que vous étiez sorti de prison. Chacun serait heureux que cette affaire fût terminée.

À vous cordialement

Champfleury

7. À Eugène de Broise

3 décembre [18]62.

Mon cher de Broise,

Tous les malheurs vous arrivent en même temps et je ne peux que vous dire combien ils m'affectent.

J'ai revu hier pour la deuxième fois le juge d'instruction qui ne m'a pas pu donner la permission pour voir Malassis. Il manque des témoins. Il faut qu'ils soient entendus et à la fin de la semaine sans doute Malassis subira une dernière interrogation, après quoi il est présumable qu'on obtiendra permission de le visiter.

Rien de nouveau ne m'a été dit et la lettre que vous m'envoyez me donne des détails que j'ignorais. Tout ce que je puis ajouter, c'est que Sainte-Beuve à qui j'avais fait part de ce malheur, a écrit une lettre de deux pages au juge d'instruction. J'ai vu le dossier des lettres à décharge et le greffier du juge m'a dit combien de hauts personnages s'intéressent à Malassis.

Il faut attendre maintenant l'instruction complète ; j'espère toujours qu'elle démontrera seulement de la légèreté en affaires et que Malassis en sortira triomphant.

Croyez, mon cher de Broise, combien je prends part à tous les malheurs qui fondent sur vous et tâchez de rassurer la sœur et la mère de Malassis.

À vous cordialement

Champfleury

8. À Mme Poulet-Malassis

4 décembre [18]62.

Je vous envoie, Madame, la lettre de M. de Saint-Albin, puisque vous la désirez. J'aurais voulu vous en épargner la rigueur ; mais vous avez de la fermeté et du caractère et quoique je ne croie pas encore l'affaire aussi grave que M. de Saint-Albin, l'interrogation de samedi (sans doute) devrait préciser une affaire qui a déjà passé par des phases très diverses ; il est moins douloureux de mettre tout d'abord les affaires au point, on est moins sujet à de poignantes désillusions.

Je ne vous conseille pas, Madame, de venir encore ; votre présence, je crois, serait inutile. Vous avez à Alençon des avocats distingués pour amis et je vous conseille de leur soumettre mes doutes.

Une instruction externe ainsi ne peut plus s'éviter. Les amitiés, les patronages les plus puissants n'arrêteront jamais un juge d'instruction dans une affaire où tant d'intérêts sont engagés.

Il sera utile, Madame, d'attendre la décision du juge d'instruction et seulement alors vous, vos amis et tous ceux que vous pourrez intéresser en faveur de votre fils se mettront en campagne.

Je préfère la cour d'assises à la police correctionnelle ; mettant toujours les choses au pis et espérant que l'instruction démontrera plus de légèreté que de culpabilité de Malassis. Les jurés sont moins durs que les juges, et le cortège de hautes amitiés dont votre fils sera entouré ne peut manquer de produire l'effet le plus favorable.

J'ai vu dans le cabinet du juge d'instruction un dossier assez considérable de lettres en faveur de Malassis ; et celle de Sainte-Beuve n'en est pas la moins importante. Aussi, Madame, vous prierais-je de le remercier par une lettre ferme et digne comme celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

(M. Sainte-Beuve, de l'Académie française
11, rue Montparnasse.)

Tout d'abord (et je parle toujours *in extremis*), il importe que Malassis ne s'engage pas vis-à-vis d'un des nombreux avocats qu'il connaît. Ce sont des jeunes gens, sans doute ayant du talent, mais dont les opinions d'opposition sont trop connues. Avec le dossier de Malassis dont on parlerait certainement (les pontons, les condamnations, l'impression de quelques livres révolutionnaires) l'avocat, s'il était soupçonné de quelque teinte libérale, serait vu d'un mauvais œil et nuirait fortement à la cause²¹.

Il y a un homme excellent en fait d'articles ; Lachaud, d'un talent vulgaire, mais qui sait toucher le cœur des jurés²². Consultez, Madame, vos amis du barreau, et je serais bien étonné si je me trompais en pareille circonstance.

L'affaire n'en est pas là heureusement ; mais ne vaut-il pas mieux prendre des mesures d'avance et surtout prendre garde que Malassis ne charge un avocat dangereux à sa défense.

Samedi prochain je ferai une visite à un juge d'instruction de mes amis ; j'espère qu'il ne refusera pas de voir M. Guerton et de lui demander le soir où en est l'affaire. Alors, Madame, je m'empresserai de vous écrire dimanche. En faisant la tournure à peu près définitive de l'affaire, nous saurions tous de concert ce qu'il y avait de pressé et urgent. Je ne vous ai rien caché, Madame ; j'ai même été au-delà de la réalité, en lisant vite votre lettre si digne et si forte, je ne vous demanderai ni fermeté ni courage, vous les avez au plus haut degré.

Pour moi qui connais Malassis depuis si longtemps et qui n'ai eu qu'à me louer de sa délicatesse en affaires, ainsi que je le disais au juge d'instruction, je le plains vivement

d'avoir perdu la liberté momentanément, mais je regarde la situation d'un œil tranquille, certain d'avance que son peu d'aptitude pour le commerce, sa légèreté en affaires ont produit plus de bruit que de mal.

Veillez, Madame, présenter mes respects affectueux à Mademoiselle votre fille et à de Broise et comptez sur moi dans la mesure de mes forces.

Votre dévoué serviteur

Champfleury

9. À Mme Poulet-Malassis

7 décembre 1862.

Dimanche, 9 h. 1/2 matin.

Je quitte, Madame, un de mes amis juge d'instruction que j'avais prié d'être mon intermédiaire auprès de M. Guerton afin de ne pas fatiguer ce dernier de mes visites répétées.

Rien de nouveau. C'est affreux.

Malassis devait être interrogé hier.

Le syndic, qui est celui qui[,] je crois, a réclamé son incarcération, n'a pas remis son travail sans lequel l'instruction ne peut marcher, et il manque deux ou trois témoins, entre autres le prince russe.

Dans cet état de choses, qui pourrait prolonger la séance pendant une quinzaine peut-être, je crois votre présence très utile à Paris.

Vous obtiendriez sans doute du juge d'instruction qui sous une apparence froide est, me dit-on, bienveillant, de voir Malassis déjà privé de toute communication depuis quinze jours.

La chose importante vous priez le syndic de terminer [*sic*] ; je n'ose le voir. Je crois qu'il est contre Malassis, quoique son devoir l'oblige de n'être ni pour ni contre ; cette faillite ne doit pas lui rapporter grand-chose, il la dédaigne et avec ma nature emportée, loin d'arranger les affaires de Malassis, j'irriterais certainement le syndic contre lequel j'ai déjà des griefs personnels depuis la déclaration de la faillite.

J'ai vu aujourd'hui Théophile Gautier qui a écrit aussitôt au juge d'instruction ; mais ces témoignages d'estime et de sympathie qui pourront devenir très utiles à un moment donné ne servent à rien devant l'inaction du syndic (qui s'appelle M. Quatremère²³, quai des Grands-Augustins).

J'aurais voulu, Madame, vous donner de meilleures nouvelles ; mais j'espère maintenant que votre présence à Paris servira mieux votre fils que toute[s] les démarches.

Je m'informerai de votre arrivée. Croyez-moi, Madame, votre dévoué et affectueux serviteur.

Champfleury

10. À Auguste Poulet-Malassis

11 décembre [18]62.

Mon cher ami,

Théophile et Flaubert ont été très sensibles à votre malheur. Théophile a protesté dans une lettre de votre loyauté en affaires ainsi en est-il des diverses personnes que je rencontre et qui ont été en rapports avec vous.

Votre mère heureusement est une femme d'un fort caractère et de ce côté je suis sans inquiétude.

Puisque vous n'êtes pas en état de signer le traité que je vous demandais et qu'il me coûterait d'aller déranger M. Guerton pour en obtenir l'autorisation, ayez la complaisance, mon cher Malassis, de prévenir M. Lacroix de la situation dans laquelle vous vous trouvez et de lui envoyer le texte revu du traité que vous deviez signer. Priez-le de me répondre à moi, puisque vous me rendez ma parole et que d'ailleurs votre position vous empêche de rien publier actuellement.

Merci pour tout ce que vous ferez. Croiriez-vous, chose bizarre, que les *Le Nain* prennent la tournure d'un succès²⁴. Un petit succès ; n'est-ce pas singulier (mais la tactique est bonne) que d'insister sur une œuvre d'érudition quand j'ai dépassé dix-sept ans de ma vie à me creuser l'imagination.

Girardin fait le diable. Il revient à *La Presse* plus jeune que jamais et se moque des journalistes politiques avec une netteté particulièrement amusante²⁵.

Rien de nouveau ; je retrouve dans mes papiers cette lettre que je croyais partie depuis huit jours.

Bon courage et croyez-moi votre très affectueux

Champfleury

11. À Auguste Poulet-Malassis

16 décembre [18]62.

Merci, mon cher ami, de votre envoi que je vais faire passer à Bruxelles ; mais ces chicaneries me donnent un mal de chien. J'en suis à la quatrième copie et à la huitième lecture pour le moins ; je n'y vois plus clair.

Parlons un peu de vous ; je suis retourné chez M. Guerton qui ne peut toujours me donner la permission tant que vous ne soyez pas interrogé.

Enfin on a pu remettre la main sur un témoin dont on ne connaissait pas l'adresse ; il ne s'agit plus maintenant que de trouver le témoin russe, le prince je ne sais qui.

Voilà une bien longue prévention, mon cher ami, et par un temps bien rude. Enfin j'espère que vous prenez votre mal en patience.

Sainte-Beuve va faire un article sur *Le Nain* dans lequel il entremêlera, je crois, le professeur Delteil et un tas de choses²⁶. Ce sera la première fois qu'il s'occupe d'art. Je lui ai envoyé, sur sa demande, le carton de gravures d'après *Le Nain* et il paraît que toutes ces images le troublent un peu, lui qui n'est pas accoutumé comme nous – voir d'après des choses dessinées [sic].

J'ai rencontré Jannet qui doit écrire à votre mère²⁷. Je laisse là cette lettre pour en faire autant, car j'ai promis à votre beau-frère de le tenir au courant de ce qui peut se produire de nouveau dans votre affaire.

Rien de particulier dans notre monde ; je continue à travailler, à ne pas sortir, et à attraper des maux de gorge, à suivre les cours et à n'y rien apprendre.

À vous cordialement,

Champfleury

12. À Mme Poulet-Malassis

16 décembre [18]62.

Je vous écris un mot, Madame, quoique Jannet à qui j'ai conté ma visite au juge d'instruction cette après-midi, m'ait dit [qu'il l'a fait] sans me faire connaître les résultats. Le syndic a enfin terminé son rapport ; mais deux témoins sont à trouver ; l'un dont on a découvert le domicile près de Bordeaux et qu'on va faire interroger par une commission

rogatoire, l'autre, qui est le prince Werontzoff [sic], qui ne me paraît pas fort utile jusqu'à présent²⁸ ; mais enfin on le fait chercher en Russie.

On ne pourra donc voir Malassis que dans une quinzaine, me dit le juge d'instruction, homme froid et académique à cheval sur les préjugés de sa profession.

Je ne vous engage plus à venir, Madame ; vous échoueriez peut-être contre cette raideur d'homme de parquet à qui j'ai parlé de parents et qui m'a dit qu'il ne lui était pas possible de donner de permission.

Lécrivain et Toubon n'étant pas incriminés dans la poursuite²⁹, je vois l'affaire moins noire que dans le principe et j'espère qu'elle sera réduite même par l'instruction aux plus minimes proportions. J'en ai beaucoup parlé avec ces deux messieurs ainsi qu'avec Jannet aujourd'hui et je m'en rapporte à eux. Je n'ai jamais cru qu'à des négligences d'écriture, des comptes légèrement tenus, des *coulages* comme il en existe dans beaucoup de commerces et surtout dans la librairie. Toutes choses sans importance, mais que les tribunaux ne comprennent qu'à moitié. Voilà pourquoi, connaissant la librairie pour en avoir fait à Paris pendant ma jeunesse, je m'étais présenté chez le juge d'instruction en essayant de lui faire comprendre que jamais les hommes dont l'état est d'écrire ne se plaindraient de Malassis : au contraire, que s'il se présentaient [sic] des plaignants, c'étaient des auteurs débutants qui ignoraient ce que c'est que de faire un livre, de le vendre et de le lancer et qui s'imaginaient que leur premier ouvrage est un chef-d'œuvre, qu'on a dû en vendre cent mille exemplaires, etc.

J'ignore toutefois le véritable fond de la plainte qui ne sera connue qu'après l'interrogation ; malheureusement je ne puis rien de plus, ayant épuisé toutes mes relations et n'étant pas parvenu, Madame, qu'à vous fatiguer de détails inutiles.

J'espère que votre santé est rétablie ; si j'apprenais quelque chose, je m'empresserais, Madame, de vous le faire savoir.

Croyez-moi, Madame, votre dévoué et affectueux serviteur.

Champfleury

13. À Mme Poulet-Malassis

24 décembre [18]62.

Rien de nouveau, Madame. Je suis désolé de la nouvelle que vous m'apportez ; mais est-il bien certain qu'un nouvel expert a été nommé ? Malassis ne parle que d'après des on dit. Je me rappelle très bien qu'à ma dernière visite, le juge d'instruction a protesté de l'activité qu'il apportait à l'affaire et il m'a dit en me montrant un dossier : « Le syndic sort d'ici, il m'a remis son *travail* ; il ne me reste plus que deux témoins à faire entendre, l'un à Blaye par commission rogatoire, l'autre en Russie ».

Ainsi il ne ressort pas de ces paroles que le syndic par *ennui* avait abandonné la mission qui lui était confiée.

Je crois aussi, Madame, qu'il n'est pas utile que vous veniez à Paris. Le juge d'instruction m'a paru un homme à cheval sur les règles et ne voulant donner aucune permission.

Je regrette, Madame, de ne pas avoir de meilleures nouvelles à vous donner et je cherche sans le trouver jusqu'à présent, comment on pourrait obtenir une faveur dont nous userions tous avec tant de plaisir.

Rappelez-moi, Madame, au souvenir de vos enfants et croyez-moi votre bien affectueux serviteur.

Champfleury

14. À Auguste Poulet-Malassis

31 décembre [18]62.

Mon cher ami,

Vous finissez bien mal l'année.

Il faut espérer que 1863 vous fera oublier toutes ces misères.

Je ne sais rien de nouveau.

J'attends que la quinzaine soit passée et le jour de l'an pour aller revoir M. Guerton qui doit avoir maintenant entendu tous les témoins³⁰.

Je reçois quelquefois des nouvelles de votre mère qui heureusement est une femme très forte. Je suis frappé de l'analogie de son écriture avec la vôtre. Quand je reçois de ses lettres, et que je ne fais pas attention au timbre, je crois que c'est vous qui m'écrivez. Vous n'avez rien de féminin dans le caractère ; l'écriture de votre mère est tout-à-fait semblable à la vôtre. Votre mère a donc le caractère masculin.

Prenez courage, mon cher Malassis ; dans peu je vous écrirai, aussitôt ma visite à M. Guerton.

À vous bien cordialement et mille souhaits pour votre prochaine délivrance.

Champfleury

15. À Auguste Poulet-Malassis

2 janvier [18]63.

Mon cher ami,

Le Blassu que j'ai connu comme marchand de curiosités ne peut être juge au tribunal de commerce. Il n'habite pas Paris et vit presque toute l'année à Arbois.

Je n'ai rien envoyé à Lacroix, attendant encore.

Je connaissais le jugement sur Lavater. L'absolu de part et d'autre ne prouve rien et vous savez comment au commencement du siècle les *idéologues* étaient traités ; mais vous reconnaîtrez sans doute qu'Aristote n'était guère idéologue et que cependant les naturalistes philosophes de tous les temps ont cru au rapport du physique et du moral. En effet il n'y a rien de meilleur que l'extrême liberté, le hasard, la maladie ou la détention peut faire relire toutes sortes de livres auxquels on ne pense guère sur le Boulevard Montmartre. Il est fâcheux que vous n'ayez pas une *Clarissa Harlowe* sous la main³¹ ; c'est à l'hôpital ou en prison qu'on peut seulement le goûter.

À vous cordialement

Champfleury

Lundi paraît un grand article de S[ain]te-Beuve sur *Le Nain* et autres choses curieuses³².Puis-je vous l'envoyer ? Vous sera-t-il permis de recevoir *Le Constitutionnel* ?**16. À Mme Poulet-Malassis**

14 janvier [18]63.

Madame

J'ai été voir encore aujourd'hui le juge d'instruction et je regrette de n'avoir pas de meilleures nouvelles à vous donner pour le commencement de l'année.

L'instruction est arrêtée maintenant, tant que l'expert (on ne le nomme pas) n'aura pas étudié à fond les livres de commerce.

Je ne dois pas chercher à vous illusionner, Madame. Cette expertise durera encore un

mois.

Alors le juge d'instruction qui a entendu tous les témoins, qui a entendu le syndic, fera son rapport d'après l'expertise et l'enverra au procureur général s'il y a lieu de poursuivre.

Je parle de Malassis un peu partout, aux indifférents et à ceux qui l'ont à peine connu ; et voici ce qui m'a été dit par un très intelligent commissaire de police de mes amis : « Il est très fâcheux que Malassis soit entre les mains de M. Guerton, provincial débarqué récemment au parquet de Paris et qui apporte dans ses fonctions la raideur, le trop de zèle et la minutie étroite d'un homme qu'on n'aurait pas dû appeler au Palais de Justice de la Seine »³³.

C'est toujours le même commissaire de police qui me fait remarquer qu'on vient d'enlever la prévention aux voleurs et qu'on semble la faire rapporter aux gens honorables. Mais qu'y faire ? J'ai insisté auprès du juge de la longueur de cette prévention ; il m'a répondu qu'il a mis tout le zèle imaginable.

Peut-être parviendriez-vous, si vous veniez à Paris, à voir Malassis avant la fin de l'instruction. En insistant beaucoup, le juge plein d'étroitesse se rendrait sans doute à une mère ; mais je n'ose vous conseiller un voyage qui pourrait être inutile.

Maintenant la porte du cabinet de ce juge m'est fermée jusqu'au 25 février. Rien ne peut se produire de nouveau ; il ne s'occupera plus de l'affaire qu'après le rapport de l'expertise, mais je tenais à vous donner ces nouvelles pour vous montrer ma bonne volonté qui m'est intacte en ces moments.

Enfin, Madame, je suis toujours à votre service et je vous prie de me croire votre dévoué et affectueux serviteur.

Champfleury

17. À Auguste Poulet-Malassis

15 janvier [18]63.

Mon cher ami,

Je ne voulais pas vous écrire sans avoir vu M. Guerton qui m'a remis aujourd'hui au 15 février³⁴.

D'ici là l'expert aura terminé son rapport et nous obtiendrons l'autorisation de vous voir. Vos amis vous plaignent ; Burty m'a chargé de le rappeler à vos souvenirs³⁵. On me demande de vos nouvelles ; mais je ne sais que dire sinon que vous me paraissez avoir conservé une grande fermeté.

L'année a mal fini ; mais le commencement de celle-ci doit mettre en lumière votre conduite commerciale et soyez certain que vous avez pour vous le fameux Tout Paris qui vaut presque une conscience.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps ; je travaillais quinze heures par jour, je suis sur la voie de grandes entreprises ; combien de projets contraires de dilettantisme sont couchés sur le papier sans jamais se relever ? Je mets en ordre tout mon passé et je prépare mon futur. Sainte-Beuve qui a lu la moitié des *Mémoires* incline pour la publication dans *dix ans*³⁶. C'est bien long ; mais peut-être a-t-il raison. J'attends sa décision définitive.

Adieu, mon cher ami, et bon courage ; je vais écrire à votre mère.

Votre ami

Champfleury

18. À Auguste Poulet-Malassis

5 février [18]63.

Mon cher ami,

Je ne vous oublie pas ; mais j'ai énormément travaillé tous ces temps-ci ; j'ai voyagé un peu pour me remettre de ma fatigue et enfin je suis lancé dans une grosse affaire, le privilège du nouveau théâtre des Funambules qu'il est fort possible que j'obtienne³⁷. Je publie peu, mais je me suis fatigué à voir et revoir des livres qui sans doute n'en valaient pas la peine. Et c'est là ce qui donne le plus de mal.

Je ne peux guère que vous parler de moi, n'ayant pas de vos nouvelles depuis quelque temps et moi aussi vivant en secret dans le travail.

Y a-t-il quelque chose de changé dans votre position ? Je ne peux plus me présenter au parquet, le juge d'instruction m'ayant remis à la fin de février.

J'espère que vous prenez votre situation patiemment ; informez-moi par un mot de votre santé, de votre état dans la prison ? Mais qu'il est dur de ne pas recevoir de journaux !

Vous y auriez lu la fameuse querelle sur Carthage de Flaubert et d'un Allemand nommé Fröhner qui a, quoique sauvage, beaucoup plus d'esprit que le romancier³⁸. Et c'est surtout dans votre position que vous auriez pu lire *Salammbô*, car il faut du courage dans la vie habituelle pour avaler les placages qui sont les ressources de la queue du romantisme.

Courage et à vous cordialement

Champfleury

19. À Auguste Poulet-Malassis

25 février [18]63.

Ce secret est-il terminé, mon cher Malassis ? Nous voilà à la fin du mois et votre juge d'instruction m'avait remis à cette époque ; j'irai le voir d'après ce que vous me direz.

Je suis toujours très occupé de ma grosse affaire de direction. Ce sera une grande fatigue et un grand repos pour moi, car j'aime l'activité et dix-huit à dix-neuf ans de chaise-de-paille me sont particulièrement très dures. J'ai toujours cru que j'étais né pour la vie active ; et j'espère après cinq ou six ans d'activité forcée pendant lesquels j'amasserai bien des études pour me remettre plus tard au roman que le cœur me dit.

Sainte-Beuve vient d'avoir un souvenir pour vous : dans un article sur Louise Labé, parlant des nombreuses monographies de poètes du seizième qui ont été publiées dans ces dernières années, il cite les brochures de M. Genty et dit : « Toutes ces jolies plaquettes faisaient partie de la librairie regrettable de Poulet-Malassis »³⁹. C'est bien de sa part – que cette carte-de-visite à un prisonnier – et quoique vous ne lisiez pas de journaux je crois que vous devriez l'en remercier par un mot.

Mais vous donner une idée de son article sur moi, je ne le saurais vraiment. Il a laissé volontairement le romancier de côté, a beaucoup parlé des *Le Nain*, un peu des chansons populaires, de la réalité, d'analogies avec Lamb. J'ai été très content. On me dit que l'article est faible pour lui, médiocre pour moi ; je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a voulu m'être agréable et qu'en somme les aménités dont les Babou m'ont régalié depuis si longtemps en sont tout-à-fait absentes⁴⁰.

Mais quel mauvais livre que ce *Neveu de Rameau*, un de vos derniers crimes ! Et quelle pitoyable notice⁴¹ ! Il faudrait des lois pour empêcher les médiocrités de toucher aux hommes de génie. Comment se peut-il qu'un paperassier et un catalogueur puisse

comprendre quelque chose à la flamme d'un Diderot ! Pauvre hère que votre ami Asselineau qui tout plein de la lecture du mauvais livre de Janin en pastiche les phrases⁴², fait du *Neveu de Rameau* un précurseur de la Révolution (c'est la faute à Voltaire) et finalement retrouve deux tronçons de phrases plus ou moins exacts.

Lu et noté à l'encre rouge cette édition dont vous êtes complice, mon cher Malassis ; et un jour que j'aurai le temps j'apprendrai à ce rat de bibliothèque qu'il y a des livres auxquels on ne peut toucher impunément.

À vous de tout cœur,

Champfleury

20. À Auguste Poulet-Malassis

20 mars [18]63.

Mon cher Malassis,

Enfin j'espère que le secret va être levé et que j'obtiendrai la permission d'aller vous serrer la main. J'ai dîné avec Madame votre mère ; elle a dû vous le dire et en effet votre avant-dernière lettre ne m'est pas parvenue, ce qui m'a paru bizarre, des lettres m'arrivant journellement à mon nom sans aucune adresse.

Rien de particulièrement nouveau dans les lettres si ce n'est une discussion entre Enfantin et les Pereire à propos d'une future Encyclopédie à laquelle Enfantin a proposé d'adjoindre le *Crédit intellectuel*⁴³. C'est une brochure très importante⁴⁴, non destinée à la publicité, une utopie, peut-être, mais grandiose et je suis tout fier par une indiscretion de cinquante lignes dans *La Presse* d'avoir forcé banquiers et saint-simoniens de s'expliquer⁴⁵. Ah ! que je regrette de ne pas avoir un journal personnel. Dieu sait ce que je refoule d'idées et de jugements qui ne sortiront jamais ! Je suis dans l'âge des fortes entreprises et je me suis garrotté de toute [part]. Enfin, je pense à votre garrot, plus pénible que le mien et j'espère que vous en sortirez bientôt. Demain, j'irai voir M. Guerton et j'essaierai d'obtenir son autorisation de communiquer avec vous.

À vous cordialement

Champfleury

P. S. Je vais peut-être passer quelques mois sous les ombrages de la forêt de Villers-Cotterêts et j'espère bien que vous y viendrez oublier les ennuis de ce long secret.

21. À Auguste Poulet-Malassis

8 avril [18]63.

Mon cher Malassis,

J'avais attendu l'issue des démarches de Baudelaire pour adresser ma demande à M. Guerton⁴⁶. J'aviserais maintenant à obtenir une entrée particulière.

Plus je pense à votre affaire et plus je trouve que vous avez tort de ne pas prendre ou Crémieux ou Lachaud ou Nogent⁴⁷. Il en est temps encore ; réfléchissez-y. Je ne sais quelles sont les charges dont on vous accuse, mais ce dont je suis certain, c'est que votre affaire est délicate à plaider et qu'il faut y introduire un élément *artistique* que certainement M^e Philis ne connaît pas⁴⁸. Il est plus préoccupé de politique que de littérature ; on annonce sa candidature aux élections et je crains les hommes lancés trop jeunes dans la politique⁴⁹. Évidemment ils n'ont pour idéal que la politique, et ne se doutent pas ce que sont les lettres et arts et les natures particulières que [*mots illisibles*] ceux qui aiment et en sont dévoués. Donc M^e Philis (mauvais nom), j'ai vu l'homme (et sa

personne ne m'est pas sympathique) est incapable de montrer l'artiste gouvernant le commerçant et les légèretés artistiques que l'éditeur a pu commettre. Toutes choses qui doivent avoir une suprême importance aux débats.

J'admets même que vous ne vous connaissez pas bien, qu'à l'heure qu'il est vous n'avez pas connaissance de la gravité des faits qui vous ont conduit là où vous êtes.

Enfin votre amitié pour des êtres bizarres, vos sympathies pour de taquines médiocrités, vos affirmations et votre entêtement en certaines matières ne vous permettent pas de vous reconnaître le bon sens dont vous m'avez souvent gratifié.

Excusez-moi si je vous dis la vérité ; j'y suis poussé par mon amitié pour vous. Vous avez des qualités précieuses que je reconnais, de l'activité, de l'indépendance de caractère, de la délicatesse en affaires ; mais vos défauts dans la circonstance actuelle prennent trop de gravité.

J'ai l'habitude de mettre les choses au pire. Que votre avocat vous défende mal, que vous soyez condamné en cour d'assises, en pourrez-vous rappeler ? Non. Il faut un vice de forme dans le jugement pour qu'il soit cassé.

Vous devriez donc prendre pour défenseur un des trois noms que je citais plus haut. Je l'ai écrit à votre mère tout d'abord, sans savoir ce dont vous étiez accusé. Je ne sais rien de plus aujourd'hui sur les faits qu'on vous reproche ; mais vous aviez la jambe cassée et malgré l'amitié que j'ai pour Veyne⁵⁰, dans une telle circonstance je ferais appeler le plus célèbre chirurgien.

Il ne faut pas craindre de blesser l'amour-propre d'un avocat que vous aviez fait demander tout d'abord.

Votre honneur est en jeu. Rappelez-vous Mirès⁵¹[,] Lachaud[,] Crémieux lui-même parce qu'il sentait qu'il ne pourrait pas se tirer d'affaire avec lui.

Je connais Nogent. Si vous voulez, j'irai le voir. Je suis également à votre disposition pour Lachaud que je connais un peu. Rien n'est plus important. Il faut que vous soyez acquitté. À vous cordialement

Champfleury

P. S. Un mot de réponse.

22. À Auguste Poulet-Malassis

Lundi soir 13 avril [18]63.

Mon cher Malassis,

J'ai vu M^e Philis et l'ai trouvé tout disposé à accueillir toute observation sur sa plaidoirie ; je le reverrai lundi quand il aura fini d'étudier son dossier et tout bien considéré, je préfère, pour cause de timidité, ne pas déposer. Je ne suis pas orateur, j'ai besoin d'être échauffé par une situation amicale et comme il n'est pas présumable que le tribunal attendrait mes inspirations et qu'au contraire la gêne redoublant par la substitution de ma gêne, je préfère ne pas en donner en public, autrement qu'en vous assistant de ma présence aux débats.

J'écrai une nouvelle lettre à M^e Philis et il en fera l'usage que bon lui semblera ; j'ai vu aujourd'hui S[ain]te-Beuve qui est toujours dans les meilleures dispositions à votre égard. Enfin tout va pour le mieux, sauf la liberté. Dans l'ardeur de la conversation avec votre avocat, j'ai oublié de lui demander à qui il faudrait s'adresser pour obtenir la permission de vous voir maintenant.

Ne m'en veuillez pas trop et imaginez-vous un homme comme moi ayant sur les bras comédiens, auteurs, musiciens, ouvreuses de loges, pour un théâtre encore idéal ou ce qui

est pis, l'ami que vous connaissez cherchant une commandite de 200 000 f. Je dis deux-cent-mille-frrrrrancs. Je passe ma vie au ministère, dans des études d'avoués, dans les cabinets d'hommes d'affaires et j'use deux paires de gants par jour à cogner à la porte des banquiers.

À vous cordialement, mon cher Malassis[,] et bon courage, puisque le moment approche de votre justification.

Champfleury

P. S. Vous avez bien fait de ne pas montrer ma lettre à votre avocat et vous ne devez en rien lui laisser songer à nourrir les inquiétudes de vos amis, sans une raison d'ailleurs. Ce que je reproche même aujourd'hui à M^e Philis qui se mettra tout entier à votre cause, c'est sa jeunesse, son manque d'ampleur et la prise qu'il n'aura sur le tribunal qu'avec l'âge et la réputation.

23. À Mme Poulet-Malassis

13 avril [18]63.

Chère Madame,

Rien de nouveau à vous apprendre. J'ai vu ce matin M^e Philis à qui j'ai donné quelques impressions particulières sur mes relations commerciales avec Malassis.

On ne peut connaître encore quels seront les membres du tribunal. Sainte-Beuve que j'ai vu également aujourd'hui offre l'appui de M^e Benoît-Champy aussitôt que la chambre chargée de statuer sur le sort de Malassis sera nommée⁵².

Enfin, Madame, je vous conseille d'avoir bonne confiance dans le succès d'une affaire qui se présentait d'abord si compliquée. Mais Malassis devra vous prévenir immédiatement de la composition du tribunal, car l'affaire va marcher vite ; peut-être se jugera-t-elle au milieu de la semaine prochaine et votre présence à Paris pour les démarches à faire avec promptitude, vous la jugerez sans doute d'après les lettres de Jannet qui verra plus souvent M^e Philis que moi.

Croyez-moi, chère Madame, votre bien dévoué serviteur

Champfleury

24. À Mme Poulet-Malassis

14 avril [18]63.

Chère Madame,

J'apprends à l'instant par un de mes amis du parquet que l'affaire de Malassis était renvoyée décidément en police correctionnelle ; et je m'empresse de vous le faire savoir. Je vous demande pardon de la brièveté de ce mot. Veuillez me croire votre dévoué et affectueux serviteur.

Champfleury

Mes amitiés, je vous prie, à M^{me} votre fille et à son mari.

25. À Mme Poulet-Malassis

16 avril [18]63.

Vous devez être avertie, Madame, que l'affaire est fixée au mercredi 22, 8^e chambre, que le président s'appelle M. *Alexandre* et le substitut M. *Sevestre*.

Nous avons encore reçu un coup de bâton du juge d'instruction qui a gardé et ne veut pas se dessaisir des lettres de S[ain]te-Beuve et de Th. Gautier ; mais je viens de prier ces

messieurs de vouloir bien en écrire de nouvelles à M^e Philis.
Dimanche matin j'irai voir quelques amis haut placés et j'espère bien que ce cortège de sympathies éminentes enlèvera aux antécédents de Malassis le côté dangereux.
À vous bien cordialement, Madame

Champfleury

26. À Auguste Poulet-Malassis

23 avril [18]63.

Mon cher Malassis,
Vous sortez triomphant de cette dure épreuve ; vos amis vont dire dans Paris l'excellent effet de l'audience.
Je ne vous écrirai qu'un mot afin de prévenir à temps votre mère.
Faites-moi part maintenant le plus tôt possible de la prison où vous passerez votre mois et des démarches qu'il y a à faire pour vous rendre visite⁵³. J'aimerais vous voir non plus séparé par ces deux affreuses grilles.
À vous de cœur

Champfleury

27. À Mme Poulet-Malassis

23 avril [18]63.

Ma chère Madame,
La condamnation prévue par tous n'en est pas moins une sorte d'acquiescement.
La déclaration de la faillite qui n'avait pas été faite dans les délais [,] la mauvaise tenue des livres ne pouvaient qu'en enlever ce mois de prison.
L'homme est en dehors : le président a été très bien, le syndic très favorable à Malassis et M. Jannet a fait une déposition très sympathique.
Les journaux qui assistèrent à cette audience, les amis vont dire dans Paris le bon effet des débats et Malassis sortira sans tache, après une dure leçon.
Je tenais, chère Madame, à vous faire connaître mes impressions aussitôt après l'audience.
Et il faut espérer qu'avec sa nature active et courageuse, aussitôt remis en liberté, Malassis saura par son travail vous faire oublier les troubles par lesquels vous avez passé.
Je vous prierai, chère Madame, de présenter mes compliments affectueux à vos enfants.
Croyez-moi votre bien dévoué serviteur

Champfleury

28. À Auguste Poulet-Malassis

20 mai [18]63.

Mon cher ami,
J'espère bien que vous me donnerez votre premier dimanche de liberté. Je suis installé à peu près à Puteaux, rue des Pavillons, 14, maison du Chalet.
À vous cordialement,

Champfleury

P. S. Je ne bougerai pas l'après-midi, jusqu'à ce que vous soyez venu.

29. À Auguste Poulet-Malassis

14, rue des Pavillons
Puteaux
16 juin [18]63.

Mon cher Malassis,

Donnez-moi vite un rendez-vous pour venir dîner cette semaine – jeudi ou vendredi – afin que je vous fasse trouver avec le comte de Liesville⁵⁴, votre compatriote.

Et répondez-moi poste par poste, me donnant votre jour, pour que j'aie le temps de prévenir M. de Liesville.

Vous m'aviez promis un pied de rhubarbe, un Daumier et je ne sais quoi encore. Tâchez d'apporter cela avec vous.

M^{me} Meurice m'a fait bien de vifs reproches ; je vivais tranquille, croyant que vous lui aviez conduit Bracquemond suivant votre promesse et elle me dit qu'elle n'a pas entendu parler de vous⁵⁵.

À vous cordialement

Champfleury

30. À Auguste Poulet-Malassis

8 septembre [18]63.

Mon cher Malassis,

Je pars pour deux ou trois jours et j'espère que vous viendrez manger du mouton cuit entre des haricots verts au commencement de la semaine prochaine. Prévenez m'en la veille.

J'ai à vous parler avant votre départ.

Il s'agit d'*Hermann*, le fameux missionnaire-organiste-prédicateur, élève de Liszt, qui lui aussi fut l'ami de George Sand jadis⁵⁶. C'est M^{me} de Chabrilan qui me l'envoie⁵⁷. Savez-vous continuer, Chartiste ?

J'ai vu Banville ; il paraît médiocrement satisfait que son nom figure dans l'affaire Mariette⁵⁸. Encore une fois, ce type représente *le* poète et non *un* poète, ne l'oubliez pas.

À vous cordialement

Champfleury

NOTES

1. *Bibliothèque, portraits, dessins et autographes de feu M. Auguste Poulet-Malassis*, par les soins de M. Delastre, assisté de J. Baur et É. Charavay, Paris, Baur, 1878, p. 135, n. 25.

2. *Bibliothèque romantique. Collection Joseph, Antoine et Pierre Dumas*, première partie, Paris, D. Courvoisier-Librairie Giraud-Badin, T. Bodin-Librairie Les Autographes, 1998, p. 95, n. 548 ; experts : D. Courvoisier et T. Bodin. À la même occasion, ont été vendues (lot 549) cent soixante-deux lettres de Poulet-Malassis à Champfleury. Le catalogue dressé après décès de Champfleury mentionnait cent cinquante lettres autographes de Poulet-Malassis, datant entre 1854 et 1874, voir *Catalogue des autographes composant la collection Champfleury*, Paris, Etienne Charavay, 1891, p. 25, n. 125. Le *Bulletin Pierre Berès*, n. 74-75, août-septembre 1964, p. 18, faisait état de cent soixante-douze lettres, acquises par Daniel Sickles. Voir la note dans C. Pichois, *Auguste Poulet-Malassis. L'éditeur de Baudelaire*, Paris, Fayard, 1996, p. 256.

3. J. Champfleury (éd.), *Chansons populaires des provinces de France*, notices par Champfleury, accompagnement de piano par J.-B. Wekerlin [...], Paris, Bourdilliat et C^{ie}, 1860. Le préface de Champfleury est dédiée « au poète Charles Baudelaire ».
4. Ici il n'est pas fait allusion à Charles de Robillard de Beaurepaire (1828-1908), mais à son frère Eugène (1827-1899), qui publia en 1856, à Avranches, chez Tostain et Anfray, une *Étude sur la poésie populaire en Normandie et spécialement dans l'Avranchin*.
5. Il est difficile d'établir si Poulet-Malassis a répondu favorablement à la requête de Champfleury : dans les *Chansons populaires* il y a trois chants normands : *En revenant des noces*, *Le Moulin* et *Ronde du pays de Caux*.
6. Gérard Oberlé a publié une lettre de Champfleury à Malassis de mars 1860. Voir G. Oberlé, *Auguste Poulet-Malassis. Un imprimeur sur le Parnasse. Ses ancêtres, ses auteurs, ses amis, ses écrits*, Montigny-sur-Canne, Librairie du Manoir de Pron, 1996, p. 124, n. 310.
7. Devenue rue Germain Pilon en 1864.
8. Eugène de Broise (1821-1907), beau-frère de Poulet-Malassis.
9. Le 12 novembre 1862, à la suite de la faillite déclarée le 2 septembre, Poulet-Malassis fut incarcéré à la prison pour dettes de Clichy, où il resta jusqu'au 26 novembre. Il fut ensuite conduit à la prison des Madelonnettes. Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 163.
10. Charles-Antoine Pagnerre (1834-1867) avait assumé depuis 1854 la direction de la librairie Pagnerre, fondée dans les années vingt à Paris par son père, Laurent-Antoine. Voir le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du grand dictionnaire universel, t. XII, 1874, p. 25-26.
11. Ces deux lignes ne sont pas de la main de Champfleury.
12. Né en 1813 à Baule, dans le Loiret, Jean-Baptiste Guerton était alors juge d'instruction au tribunal civil de la Seine.
13. Selon Claude Pichois, Poulet-Malassis « a un moment imaginé qu'on pourrait faire pression » sur le tribunal à travers Sainte-Beuve et Philippe de Chennevières, proches du duc de Morny, président du Corps législatif. Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 164.
14. Le 8 décembre 1862, Poulet-Malassis prévient Asselineau de l'empressement de Sainte-Beuve : « Champfleury a eu l'idée de parler de ma position à Sainte-Beuve qui spontanément a écrit à M. Guerton une lettre qui sans doute m'aura servi. Plus un accusé est recommandé et bien recommandé plus on est disposé à expédier son affaire et à le bien traiter. » Voir A. Poulet-Malassis, *Lettres à Charles Asselineau (1854-1873)*, éd. C. Carrère, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 2013, p. 205.
15. *Salammbô* a paru le 24 novembre chez Michel Lévy. Voir R. Pierrot et J. Lethève, *Gustave Flaubert. Exposition du centenaire*, Paris, Bibliothèque nationale, 1980, p. XIX.
16. Paul de Saint-Victor consacra à ce livre « monumental » un compte rendu dans *La Presse*, le 15 décembre 1862, lui accordant une admiration « presque sans réserve » (p. 1).
17. Selon Baudelaire, *Salammbô* contient « beaucoup trop de bric-à-brac, mais beaucoup de grandeurs, épiques, historiques, politiques, animales même ». Voir la lettre à Poulet-Malassis du 13 décembre 1862, dans Ch. Baudelaire, *Correspondance*, éd. C. Pichois et J. Ziegler, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1973, p. 271.
18. En avril 1863, le juge d'instruction refusa de joindre cette lettre de Sainte-Beuve (qui n'a pas été retrouvée) au dossier de l'audience, en prétendant qu'elle était « confidentielle et personnelle ». Le 6 avril, Champfleury en demanda une copie à Sainte-Beuve pour la transmettre à l'avocat de Poulet-Malassis, Adalbert Philis. Voir J. Troubat, *Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 126-127 ; Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, éd. Jean Bonnerot, Paris-Toulouse, Stock-Didier, t. XIII, 1983, p. 126-127.

19. L'éditeur belge Albert Lacroix (1834-1903), qui publia en 1867 *La Comédie académique. La Belle Paule* de Champfleury. En 1862, Lacroix avait assuré la publication de *L'Anarchie morale, atellanes* d'Hippolyte Stupuy, dont Poulet-Malassis avait édité les six premières pièces.

20. Hortensius de Saint-Albin (1805-1878), député de la Sarthe entre 1837 et 1849, était à l'époque conseiller à la Cour d'appel de Paris. Il avait publié quelques ouvrages chez Poulet-Malassis, dont les *Tablettes d'un rimeur* en mai 1862.

21. Selon Claude Pichois, les sympathies républicaines de Poulet-Malassis ont négativement influencé Jean-Baptiste Guerton, le juge d'instruction, contribuant aussi à conduire l'éditeur, coupable d'une « simple défaillance commerciale », à comparaître devant le tribunal correctionnel. L'éditeur avait déjà été condamné en décembre 1861 pour la publication, la même année, d'une brochure anonyme (attribuée à Armand Lévy), *L'Empereur Napoléon et le roi Guillaume*. Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 164. Comme l'écrit Christophe Carrère, c'est donc le « délit d'opinion » qui, en novembre 1862, est concerné. Voir A. Poulet-Malassis, *Lettres à Charles Asselineau*, *cit.*, p. 202, n. 3.

22. Charles Lachaud (1817-1882), avocat bonapartiste, exerça son talent dans plusieurs procès retentissants, comme celui de Marie Lafarge en 1840, de Jean-Baptiste Troppmann en 1869 et de Gustave Courbet en 1874.

23. En septembre 1862, après la déclaration de faillite, l'avocat Alphonse Quatremère, résidant 55, rue des Grands-Augustins, fut nommé syndic provisoire.

24. En septembre 1862, Champfleury avait recueilli une série d'articles sur les frères Le Nain, parus en novembre 1860 dans la *Gazette des beaux-arts*. Voir J. Champfleury, *Nouvelles recherches sur la vie et l'œuvre des frères Le Nain*, Laon, Édouard Fleury, 1862. Champfleury était déjà l'auteur d'un ouvrage sur les Le Nain : *Essai sur la vie et l'œuvre des Lenain, peintres laonnois*, Laon, Impr. de É. Fleury et A. Chevergnay, 1850 ; il publiera en 1865 *Documents positifs sur la vie des frères Le Nain*, Paris, Impr. de J. Claye.

25. Émile de Girardin (1806-1881), libéral modéré, avait fondé *La Presse* en juillet 1836. Il s'était retiré de la vie publique en avril 1854, en raison de la grave maladie de sa femme.

26. Compte rendu paru le 5 janvier 1863 dans *Le Constitutionnel* et recueilli en juin 1865 dans Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, t. IV, p. 116-139. Dans cet article, Sainte-Beuve cite en effet *Les Souffrances du professeur Delteil*, publié par Champfleury chez Michel Lévy en 1857 et réédité par Poulet-Malassis avec quatre eaux fortes par Cham en janvier 1861. Champfleury remercie Sainte-Beuve le jour même de la parution de son article (lettre conservée au fonds Lovenjoul de la Bibliothèque de l'Institut, Ms. Lov D 599, fol. 67). Sur Sainte-Beuve et Champfleury, voir aussi J. Troubat, *Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 187-276.

27. Le libraire et bibliographe Pierre Jannet (1820-1870), ami de Poulet-Malassis et grand bibliophile comme lui, a fondé la Bibliothèque elzévirienne (1853-1893), qui se spécialisa dans la réimpression de poètes des XV^e et XVI^e siècles. Voir R. Fayt, *Auguste Poulet-Malassis à Bruxelles (septembre 1863-mai 1871)*, Bruxelles, Les Libraires momentanément réunis, « Documenta et opuscula », 1993, p. 133-136.

28. Le prince Michel Woronzow avait regagné Saint-Petersbourg après avoir publié chez Poulet-Malassis, en février 1862, le *Procès du Prince Woronzow contre le Prince Pierre Dolgoroukow* et « *Le Courrier du dimanche* ». Le 6 décembre 1862, Poulet-Malassis adresse à sa mère, à ce propos, le message suivant : « Si on attend que le prince vienne de Saint-Petersbourg pour témoigner dans mon affaire, on attendra longtemps ». Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 162.

29. Poulet-Malassis avait cédé une partie de ses fonds d'imprimés aux libraires Alphonse Lécivain et Philippe Toubon (5, rue Pont-de-Lodi) pour 27 241 francs, chiffre apparaissant dans le registre des actifs de l'éditeur dressé le 2 septembre 1862. Mais l'imprimeur Ludovic Poupart, dit Poupart-Davyl, l'un de ses principaux créanciers, l'accusa de détourner l'actif et de gonfler le montant des dettes de Lécivain et de Toubon. Voir *Ibid.*, p. 157-159.

30. Baudelaire ne fut apparemment pas parmi ces témoins, alors qu'il avait emprunté 50 francs à l'éditeur et qu'il avait eu, en novembre 1862, une vive altercation avec Poupart au sujet de Catulle Mendès et de Poulet-Malassis. Voir la lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis du 18 novembre 1862, dans *Correspondance*, cit., t. II, p. 266-268. Le 8 décembre 1862, Malassis avait exprimé à Asselineau l'intention d'assigner Baudelaire devant le juge d'instruction « comme témoin à décharge pour raconter la scène qu'il a eue chez Poupart » Voir A. Poulet-Malassis, *Lettres à Charles Asselineau (1854-1873)*, cit., p. 206.

31. « Les romans ne sont pas mon fait », écrivait Poulet-Malassis à Asselineau le 23 décembre 1862, désolé de ne trouver dans la bibliothèque de la prison que des romans de Walter Scott et de Dickens, et il ajoutait : « C'est pour moi une lecture de désespoir qui me ramène à l'enfance. » (Ibid., p. 204-208.) Le 10 février, il obtint l'autorisation de lire une dizaine d'auteurs anciens. Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 166.

32. Sainte-Beuve, « “Les frères Le Nain, peintres sous Louis XIII”, par M. Champfleury », dans *Le Constitutionnel*, 5 janvier 1863, p. 2-3.

33. Voir C. Pichois, *op. cit.*, p. 164.

34. Propos rapporté par Malassis à Asselineau, le 16 janvier 1863 : « Champfleury qui voulait me voir a été remis hier par mon juge d'instruction au 15 février, ni plus ni moins. Mon juge d'instruction est un nouveau débarqué de province qui suit à la lettre la loi de l'incarcération. Si j'avais eu un juge parisien, il m'aurait mieux traité. Il n'est qu'heur et malheur. » Voir A. Poulet-Malassis, *Lettres à Charles Asselineau (1854-1873)*, cit., p. 209.

35. Critique d'art, collectionneur et lithographe parisien, Philippe Burty (1830-1890) tint une chronique artistique dans la *Gazette des beaux-arts* dès sa fondation, en 1859. Il collabora ensuite à *La Presse* (1863-1865), à *La Liberté* (1867-1868) et à *La Renaissance littéraire et artistique* (1872-1874), et fut parmi les propagateurs du japonisme et de l'eau-forte au XIX^e siècle. Lié à Bracquemond, à Manet et à Degas, il soutint les impressionnistes et édita des lettres de Delacroix dont il fut l'exécuteur testamentaire. Voir Ph. Burty, *Lettres de Eugène Delacroix (1815 à 1863)*, Paris, Quantin, 1878 et Id., *Lettres de Eugène Delacroix*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Charpentier, 1880. Poulet-Malassis fut en relations très amicales avec Burty. Voir G. P. Weisberg, *The Independent Critic. Philippe Burty and the Visual Arts of Mid-Nineteenth Century France*, Berne-New York, Peter Lang, 1993.

36. Champfleury publia ses *Souvenirs et portraits de jeunesse*, chez Dentu, en 1872.

37. Haut lieu de la pantomime qui avait vu les débuts de Frédérick Lemaître, le théâtre des Funambules, bâti en 1816, fut démoli en 1862 lors des ravalements du boulevard du Temple entrepris par le baron Haussmann. Champfleury, qui y avait fait représenter plusieurs pantomimes (dont *Pierrot, valet de la mort* en septembre 1846, *La Reine des carottes* en septembre 1848 et *Les Trois Filles à Cassandre* en mars 1849), a publié des *Souvenirs des Funambules*, Paris, Michel Lévy, 1859. Aucun nouveau théâtre des Funambules ne fut construit en 1863, mais *La Presse*, le 18 avril, annonçait la nomination de Champfleury comme directeur du « théâtre renouvelé des Funambules », en voie de construction sur le boulevard des Amandiers. Voir L. Péricaud, *Le Théâtre des Funambules, ses mimes, ses acteurs et ses pantomimes, depuis sa fondation jusqu'à sa démolition*, Paris, Sapin, 1897.

38. Le philologue et numismate Wilhelm Froehner (1834-1925), alors attaché au département des Antiques du Louvre, avait polémique avec Flaubert au sujet de *Salammbô*. Voir W. Froehner, « Le roman archéologique en France », dans *Revue contemporaine*, 31 décembre 1862. Le romancier lui répondit le 24 janvier 1863 dans *L'Opinion nationale* (réédition le 31 janvier dans la *Revue contemporaine*). Voir la notice sur Froehner par Marie-Christine Hellmann, dans Ph. Sénchal et C. Barbillon (dir.), *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, publiée sur le site de l'Institut national d'histoire de l'art le 13 janvier 2009, consulté le 04/10/2018, URL : <<https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art.html>>.

39. Sainte-Beuve, « Œuvres de Louise Labé. La Belle Cordière », dans *Le Constitutionnel*, 22 février 1863 ; recueilli dans Id., *Nouveaux lundis*, cit., t. IV, 1865, sans la phrase évoquant Poulet-Malassis. Achille Genty (1826-1870) s'était illustré dans la réédition des poètes de l'époque de Ronsard. Chez Poulet-Malassis il avait notamment préfacé *Les Œuvres poétiques françaises* de Nicolas Ellain en 1861, *L'Art poétique* de Jean Vauquelin de La Fresnaye en 1862.
40. Allusion aux attaques de Babou contre sa conception du réalisme, définie comme de la « pantomime réaliste », notamment dans un pamphlet paru chez Poulet-Malassis en mars 1857, *La Vérité sur le cas de M. Champfleury*. En juin 1860, lors de la parution des *Lettres satiriques et critiques* de Babou, où il était à nouveau visé, Champfleury se plaignit de lui auprès de Malassis. Voir la lettre non datée publiée par Jacques Crépet, « Quelques billets de Poulet-Malassis », dans *Le Figaro*, 26 août 1933, p. 3 et C. Pichois, *op. cit.*, p. 134-140.
41. Paru chez Poulet-Malassis en août 1862, *Le Neveu de Rameau* de Diderot était précédé d'une notice de Charles Asselineau.
42. Jules Janin avait « réécrit » le dialogue de Diderot dans Id., *La Fin du monde et du « Neveu de Rameau »*, Paris, Dentu, 1861.
43. À partir de 1862, le Père Enfantin, qui disparaîtra en août 1864, avait vainement tenté de gagner à sa nouvelle cause ses anciens adeptes, dont les frères Pereire : un « crédit intellectuel », créé sur le modèle du « crédit industriel », était destiné à encourager les productions artistiques et littéraires, en les soustrayant à la tutelle du régime bonapartiste. Un texte de vingt-six pages, fondant les statuts, fut imprimé vers 1862. Dans le cadre de ce projet, Michel Chevalier avait conçu une nouvelle encyclopédie saint-simonienne, qui ne fut pas menée à son terme. Voir Ph. Régnier, « Les encyclopédies inachevées des saint-simoniens », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs, XVIII^e-XIX^e siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, « Littérature et idéologies », 2009, p. 211-228.
44. Cette brochure de seize pages, intitulée *De l'emploi du pouvoir financier*, d'abord autographiée à quelques exemplaires puis imprimée chez Dentu en avril 1863, fut adressée aux frères Pereire par Paul de Jouvencel, qui, en mai-juin de la même année, se présenta sans succès aux élections sur les listes de la gauche radicale.
45. Entre mars et avril 1863, on ne trouve dans *La Presse* que deux échos, non signés, sur l'affaire du « crédit intellectuel » : dans le numéro des 6-7 avril et dans celui du 9 avril, c'est-à-dire après cette lettre de Champfleury à Poulet-Malassis.
46. Le 26 mars, Baudelaire avait écrit à Poulet-Malassis : « Je sors de chez M. Guerton ; mais la permission qu'il m'a donnée ne me permet pas d'aller vous voir demain, vendredi, jour de famille. J'ai essayé de me faire expliquer comment je pouvais faire valoir cette permission pour le vendredi ; mais je n'ai pas compris l'explication. Donc j'irai vous voir mardi, jeudi et dimanche, jours qui sont les miens selon les dires d'un huissier du palais ». Voir Ch. Baudelaire, *Correspondance*, cit., t. II, p. 295-296.
47. Sur Charles Lachaud, voir ci-dessus, note n. 22. Adolphe Crémieux (1796-1880), qui fut aussi l'avocat de Victor et de Charles Hugo en juin 1851, fut en son temps l'un des principaux défenseurs des droits des Juifs. Le journaliste Henri Nogent-Saint-Laurens (1814-1882), député du Loiret de 1853 à 1870, soutenait le gouvernement impérial. Voir D. Amson, *Adolphe Crémieux. L'oublié de la gloire*, Paris, Éditions du Seuil, 1988 ; S. Mrejen-O'Hana, « Isaac-Jacob Adolphe Crémieux. Avocat, homme politique, président du Consistoire central et de l'Alliance israélite universelle », dans *Archives juives*, XXXVI, v. 2, 2003, p. 139-146 ; E. de Mirecourt, *Nogent-Saint-Laurens*, Paris, Tous les libraires, « Les Contemporains », 1858.
48. Malgré les réticences et les conseils de Champfleury, c'est le jeune avocat Adalbert Philis (1831-1898), originaire d'Arras, qui assura la défense de Poulet-Malassis au procès qui eut lieu le 22 avril.

49. À deux reprises, en 1863 et en 1869, M^e Philis se présenta sans succès comme candidat de l'opposition au corps législatif dans le département du Var ; en janvier 1870, il fut nommé par Émile Ollivier secrétaire général du ministère de la Justice. La guerre mit fin à sa carrière politique. Voir G. Vapereau, *Dictionnaire universel des contemporains*, 6^e édition, Paris, Hachette, 1893, p. 1246-1247.
50. François-Auguste Veyne (1813-1875), médecin lié à de nombreux artistes et écrivains, comme Sainte-Beuve, Murger, Gavarni, Nadar ou Courbet, fut l'un des fondateurs des dîners Magny.
51. Spéculateur et patron de presse qui finança en 1863 la fondation du *Petit Journal*, Jules Mirès (1809-1871) avait été condamné en juillet 1861 à cinq ans de prison pour escroquerie, à la suite de la faillite de sa banque, la Caisse générale des chemins de fer. Il fut défendu par Adolphe Crémieux. En avril de l'année suivante, la cour de Douai annula ce jugement en appel, mais les affaires de Mirès furent définitivement compromises par le scandale et la banqueroute.
52. Représentant du peuple à l'Assemblée législative entre mai 1849 et décembre 1851, puis député de l'Ain dès janvier 1855, Adrien-Théodore Benoît-Champy (1805-1872) devint président du tribunal de la Seine en mars 1857. À l'instar de Sainte-Beuve, il fréquentait assidûment le salon de la princesse Mathilde. Voir A. Robert et G. Cougny (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français*, Paris, Bourloton, t. I, 1889, p. 255-256.
53. Le tribunal, réuni le 22 avril, condamna Poulet-Malassis à un mois de prison, auquel s'ajoutaient les cinq mois de prison préventive, pour négligence dans la tenue de ses livres de comptabilité. L'imprimeur fut libéré le 24 mai. Voir la lettre d'Alcide Dusolier à Champfleury du 23 avril, dans le catalogue de l'exposition J.-J. Launay, *A. Poulet-Malassis*, Catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque d'Alençon par les Amitiés littéraires et artistiques, Alençon, Imprimerie alençonnaise, 1957, n. 260 ; C. Pichois, *op. cit.*, p. 166-167.
54. Né à Caen mais ayant passé une partie de sa jeunesse à Alençon chez sa sœur, Alfred de Liesville (1836-1885) rassembla à partir de 1860 dans sa résidence du quartier des Batignolles à Paris, une remarquable collection de faïences et d'objets sur la Révolution, qu'il légua en mars 1880 au musée Carnavalet.
55. Éléonore-Palmyre Granger (1819-1874), qui avait épousé Paul Meurice, disciple de Victor Hugo, fut élève d'Ingres et jeune pianiste de talent. Elle se lia d'amitié avec Baudelaire et Champfleury. En 1866, Félix Bracquemond en fit un portrait à l'huile, exposé la même année au Salon, déposé en 1953 au château de Compiègne et aujourd'hui conservé au Musée d'Orsay. Voir C. Pichois et J.-P. Avice, *Dictionnaire Baudelaire*, Tusson, Éditions du Lérot, 2002, p. 306-307.
56. Hermann Cohen (1820-1871), prêtre, pianiste et compositeur allemand d'origine juive, fut élève de Liszt jusqu'en 1841. George Sand, charmée par les dons du jeune musicien, l'avait surnommé avec Liszt le « mélancolique Puzzi », du mot allemand *putzig*, « mignon » ; voir ses *Lettres d'un voyageur*, rédigées entre 1834 et 1836 et recueillies en volume chez Bonnaire en 1837. En 1863, le père Hermann était engagé dans la refondation de l'ordre du Carmel en Angleterre. Voir Ch. Sylvain, *Vie du R. P. Hermann, en religion Augustin-Marie du T.-S. Sacrement, carme déchaussé* [1881], Paris, Oudin, 1883, p. 23-24.
57. La danseuse Céleste Mogador (1824-1909), devenue en 1854 comtesse de Chabrillan, avait été en 1846 la maîtresse d'Hermann Cohen, avant que celui-ci ne devienne prêtre. Voir A. Martin-Fugier, *Comédiennes. Les actrices en France au XIX^e siècle* [2001], Paris, Complexe, 2008, p. 210.
58. Dans un roman à clef paru chez Lecou en février 1853, *Les Aventures de Mademoiselle Mariette*, Champfleury mettait en scène Banville à travers le personnage de Villers. Le 15 mars 1853, Baudelaire, y figurant comme le « poète des chats », avait proposé à Champfleury, en vue de la traduction anglaise de l'ouvrage, d'ajouter une note d'explication, où Villers-Banville était ainsi décrit : « Le seul écrivain réellement maltraité dans le présent volume, et, quoi qu'en dise l'auteur, le poète le plus habile de la jeune école nouvelle, à ce point qu'il a réduit l'art de la poésie à de purs procédés mécaniques, et qu'il peut enseigner à devenir poète en vingt-cinq leçons ». Voir Ch. Baudelaire, *Correspondance*, cit., t. I, p. 209.

INDEX

Mots-clés : Champfleury, Poulet-Malassis (Auguste), Broise (Eugène de), Baudelaire (Charles),
censure